

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Léon DUBREUIL. — *Histoire des insurrections de l'Ouest*,
Paris, éd. Rieder, 1929, in-8° de 328 pages; prix : 30 fr.

L'ouvrage de M. Dubreuil, *Histoire des insurrections de l'Ouest*, devait paraître avant la guerre; la *Revue du Bas-Poitou* l'annonçait déjà aux environs de 1911. Un ouvrage sur la Vendée paraît toujours en son temps; le sujet est de ceux qui ne vieillissent pas et ne seront jamais épuisés.

L'œuvre aura deux volumes. Le premier s'étend des origines du soulèvement à l'écrasement des Vendéens à Savenay.

F. Dubreuil comme ses devanciers a parfaitement marqué dans l'introduction de ce premier volume le caractère particulier des pays de l'Ouest : l'isolement. Il nous donne une bonne description de la région chouanne surtout : la *Bretagne française*, la *Bretagne intermédiaire*, « où croissent les chênes, les landes, aux lointains horizons, mornes et désespérés, où se dressent les mégalithes ».

De la Bretagne M. Dubreuil passe au Poitou. Mais déjà une tendance apparaît. L'auteur, revenant à l'isolement de l'Ouest, affirme : « Les grands courants d'idées qui parcouraient la France se sont arrêtés au seuil des marais et des bocages » (p. 19). « Sans doute le goût de la liberté existe chez ces populations lointaines (?)... En fait, les populations de l'Ouest sont étroitement soumises ». « Soumises aux gros propriétaires. Encore aujourd'hui les fermiers de l'Anjou ne disent-ils pas qu'ils sont de la sujétion de leurs propriétaires? Ceux de la Vendée, en lui parlant, ne l'appellent-ils pas *not' maître* ? »

Soumission aussi à l'égard du prêtre. M. Dubreuil fait du prêtre le principal agent de la contre-Révolution : « Si la guerre a duré, si la chouannerie a duré, les prêtres n'en sont-ils pas responsables ? Lorsqu'ils auront accepté le Concordat, l'effort des gentilshommes et des émigrés deviendra stérile » (p. 21).

Cette introduction est destinée par l'auteur, semble-t-il, à nous montrer sa pensée intime, l'orientation de l'ouvrage.

Dans les premiers chapitres, il nous dépeint avec un souci scrupuleux d'érudition la sympathie du bas clergé pour la Révolution, la rupture, les rapports du clergé réfractaire avec les paysans. Des phrases comme la suivante précisent la tendance signalée plus haut : « Pour réaliser la contre-Révolution, il fallait organiser un clergé de combat » (p. 45). « Or, de très bonne heure, le clergé se jugea persécuté » (p. 64). Etc.

Avec sagesse, un peu plus loin, il réfute les exagérations d'Augustin Cochin voyant dans la Révolution la conséquence des menées souterraines des Sociétés de pensée (p. 90), comme si la Révolution n'avait pas été la résultante d'un long état de choses, la volonté à peu près générale d'un changement, d'une amélioration. Que les Sociétés de pensée, que la Maçonnerie aient poussé à la roue, c'est possible ; mais elles n'ont point fait la Révolution.

Puis l'auteur s'étend longuement sur l'affaire de la Rouërie. A ce complot, complot manqué, il rattache le complot de la noblesse poitevine dont nous parle M^{me} de La Rochejaquelein.

Il nous conte ensuite le soulèvement de la Vendée, les luttes au sud de la Loire, l'écrasement des masses vendéennes à Cholet, la migration outre-Loire. Il le fait avec talent et son récit ne manque ni de couleur ni de précision.

Amicalement M. Dubreuil me prend à partie au sujet des causes de cet immense soulèvement de l'Ouest breton et vendéen. Il me reproche de ne pas voir la corrélation entre le projet de coalition poitevine évoqué par la marquise de La Rochejaquelein et le soulèvement de mars 1793. Un passage des *Mémoires* de la marquise, dit-il, me gêne, celui où il est parlé de la coalition poitevine. Ah ! certes, non il ne me gêne point. J'ai assez dit au cours de mon œuvre vendéenne que tout en professant une sincère admiration pour la valeur littéraire des fameux *Mémoires*, je les juge déplorables au point de vue historique. C'est grâce à eux que, durant cent ans, on a voulu voir seulement les actions de l'armée et des chefs du Haut-Poitou. La Vendée militaire pour la marquise de La Rochejaquelein se bornait un peu trop étroitement au pays où commandèrent ses deux maris. Alors rien d'étonnant à ce que, pour augmenter le prestige de ce Haut-Poitou, elle

ait sérieusement amplifié le mouvement théorique de 1790, dont le centre devait être sa région (p. 120). Beauchamp, écrivain autrement plus sûr, a écrit : « A la vérité, il ne reste sur ce fait que les traditions et aucun monument historique ⁽¹⁾ ».

En effet, il est bien extraordinaire qu'un tel mouvement n'ait laissé aucune trace dans les archives. Cinq ans archiviste de la Vendée, près de vingt ans archiviste de la Loire-Inférieure, ayant travaillé aussi bien dans les Archives des Deux-Sèvres que dans celles du Maine-et-Loire, je n'ai pas rencontré une seule pièce permettant de relier ce complot nobiliaire avorté, ce complot grossi, au soulèvement religieux et antimilitariste de 1793.

Il n'est pas plus aisé de relier tous les mouvements nobiliaires entre eux, celui de la conspiration poitevine, celui de la conspiration bretonne, celui des Lézardières... Je n'irai pas jusqu'à dire que ces tentatives ne contribuèrent pas à créer un état d'âme, une surexcitation, mais elles ne furent certainement que des causes indirectes de la contre-Révolution.

M. Dubreuil triomphe ; il apporte une pièce (116). C'est un document relatif à l'émigration et conservé aux archives des Affaires Etrangères. En juillet 1793, son auteur tentait de rattacher tous les complots, celui de La Rouërie et les autres, entre eux, et d'y souder le soulèvement. Malheureusement, cette pièce est anonyme et une pièce anonyme paraît bien fragile pour étayer une thèse aussi lourde.

M. Dubreuil, quelque part, fait l'éloge de « ce brave homme Joseph Clemanceau qui, d'une plume apaisée, écrivit une *Histoire de la guerre de Vendée* nullement méprisable ». Eh bien, ce « brave homme » a laissé en outre de cette histoire un autre ouvrage sur le même sujet, demeuré inédit. Dans cet ouvrage il écrit cette phrase : « J'ose affirmer, parce que je l'ai vu, que le serment exigé des prêtres et le refus par un grand nombre d'entre eux de le prêter à la suite de la persécution ont été le premier et le plus puissant levier qui a soulevé la population de l'Ouest de la France. Ce ne fut donc

(1) M. le Marquis de Roux qui, dans son excellent ouvrage *La Révolution à Poitiers et dans la Vienne*, nous parle de cette coalition (pp. 421 et suivantes) s'appuie surtout sur les dires de M^{me} de la Rochejaquelein pour vanter son ampleur. Toutefois, il ajoute (436) : « les documents ne nous donnent pas plus de certitude ». — Aucunement.

point pour l'amour de la royauté, et encore moins pour soutenir la cause des ex-nobles que les habitants de l'Ouest prirent les armes; ce fut pour soutenir et conserver leur culte, ce fut pour défendre et garder leurs bons prêtres (1) ».

M. Dubreuil, après l'éloge qu'il a fait de Clemanceau, ne pourrait récuser un pareil témoin, un témoin qui vécut les événements qu'il rapporte. En somme, ce qu'a dit Clemanceau, c'est ce que disaient implicitement les Vendéens en venant pousser les nobles, leurs anciens maîtres, par les épaules, pour les jeter dans la mêlée. Avancer que ceux-ci n'aient pas, à un moment donné, désiré le grand chambardement qui leur rendrait leurs privilèges et leur sécurité, ce serait aller un peu loin; mais, à l'époque où nous sommes, — mars 1793, — ils sont déçus, impuissants, raréfiés par l'émigration. Ils ne croient plus à l'utilité de l'effort.

Le soulèvement éclata brusquement dans cinq cents paroisses. Dans cinq cents paroisses on trouve à la tête des masses paysannes, des bourgeois et quelques domestiques de nobles; des nobles, à peu près aucun. On dira peut-être, — on l'a dit : abrités derrière la cohue des manants et des domestiques, il y avait leurs seigneurs. — Les nobles ont leurs défauts; on ne leur a jamais reproché la peur.

Il est un document qui parle un peu plus haut, mais pas dans le même sens que le texte anonyme invoqué par M. Dubreuil : c'est la lettre collective remise par les chefs vendéens à Tinténiac, le 8 août 1793. Tinténiac était venu au nom des ministres anglais leur offrir l'alliance britannique. Ils répondirent par des remerciements, puis, rejetant tout orgueil de caste, alors qu'ils avaient un intérêt certain à mettre leur rôle en relief aux yeux de l'Angleterre et des princes surtout, ils louèrent « *les braves populations qui les premières se sont armées contre le despotisme conventionnel et républicain, nous nous sommes fait un devoir de nous réunir à elles* ». Il me semble que ce document solennel, signé de Lescure, du chevalier des Essarts, du chevalier de Florigny, de La Rochejaquelein, de Donnissan, du pseudo-évêque d'Agra, de Michel des Essarts, du chevalier de Viens, de Fresneau, de d'Elbée, du prince de Talmont, de d'Auti-

(1) *Andegaviana*, 10^e série, 1911, 143. Dans son *Histoire de la Guerre de Vendée*, Clemanceau dit, d'ailleurs, la même chose : « On doit regarder comme la première et principale cause de l'insurrection de la Vendée le décret fatal qui exigeait des ecclésiastiques le serment de fidélité aux lois », p. 10.

champ, de Lyrot de la Patouillère, de Royrand, c'est-à-dire de l'unanimité des membres du Conseil royaliste, il semble tout de même, dis-je, que cette confession collective est singulièrement éloquente ⁽¹⁾.

M. Dubreuil affirme que les grands courants d'idées qui parcouraient la France, à la veille de la Révolution, s'arrêtèrent au seuil du Marais et du Bocage. C'est un thème accepté qui revient régulièrement chez certains historiens de la Vendée. Nous avons tenu à comparer les cahiers des paroisses de la future Vendée militaire avec ceux de certaines autres provinces; nous n'avons trouvé aucune différence. M. Dubreuil peut faire la même expérience; elle est facile. De même en ce qui concerne l'*isolement*. D'autres régions comme le Plateau central, par exemple, les Pyrénées n'étaient-elles pas plus isolées, plus retranchées encore de l'ensemble du pays par des barrières élevées? Pourtant, elles n'ont point connu les grandes convulsions de la Vendée militaire. Alors?

Il ne faut voir comme cause profonde de la guerre de Vendée que la seule cause religieuse. Mgr Freppel a écrit quelque part : « Si tout s'était borné, en 1789 et 1793, à renverser une dynastie, à substituer une forme de gouvernement à une autre, il n'y aurait eu là qu'une des catastrophes dont l'histoire offre maint exemple ». A un autre pôle politique, Edgar Quinet fait écho : « Les soulèvements de Lyon, Marseille, Toulon, a-t-il écrit, avaient été purement politiques; la révolte de la Vendée fut religieuse ».

La guerre cessera automatiquement lorsque reviendra la liberté, et la duchesse de Berry commettra plus tard, en 1832, un singulier anachronisme, en même temps qu'une erreur.

M. Dubreuil a raison quand il signale l'influence du prêtre sur le soulèvement; cependant, il est nécessaire de marquer que cette influence fut indirecte, c'est-à-dire qu'elle ne s'exerça pas en vue d'un soulèvement armé, lequel n'était point dans la pensée des prêtres, mais seulement par le refus d'obéissance à des lois jugées inacceptables.

(1) Ce document tiré du British Museum, liasse 8028 additionnel, a été donné en 1878 par la *Revue du Bas-Poitou*. Chassin, au 3^e volume de la *Préparation de la Guerre de Vendée*, p. 540, en a reproduit les phrases les moins caractéristiques; il s'est bien gardé de rapporter le passage qui concerne la déclaration des chefs, déclaration qui s'oppose si formellement à la thèse : le soulèvement déclanché par la noblesse.

M. Dubreuil me prend à partie (213) parce que « à diverses reprises » j'insiste sur la nécessité de rétablir le culte catholique et de rendre aux paysans *leurs bons prêtres*. Je demande, affirme-t-il, à la Convention « une capitulation totale ». Et il conclut : « C'est une véritable plaisanterie ». Ne nous payons pas de mots, cher Monsieur Dubreuil, et rappelons-nous ce qui se passa quelques années plus tard. Cette « capitulation », comme vous dites, la Convention elle-même la fera lors des traités de la Jaunaie et de la Mabilais ; puis, cinq ans après, un certain Bonaparte, qui avait tout de même quelque chose dans la tête, la fera plus complète encore. — Paris valait bien une messe. La pacification de la France valait bien le pardon octroyé à quelques *curés en révolte*. En regrettant que cette capitulation n'ait pas eu lieu en 1792 — ce qui aurait épargné la vie de cinq à six cent mille Français — loin de faire une « véritable plaisanterie », je restais dans la logique des faits.

Je pourrais continuer. A quoi bon ? Après avoir dit la confraternelle sympathie que j'éprouve pour le travail de M. Dubreuil et pour son œuvre en général, j'ai voulu simplement montrer que je reste sur mes positions, derrière une barrière solide, tout en papier qu'elle soit. J'attends le second volume de l'Histoire des Insurrections dans l'Ouest. Mais que M. Dubreuil au lieu de se cantonner dans les ouvrages imprimés — personnellement je n'ai pas à m'en plaindre, puisque j'ai eu l'honneur d'être maintes fois cité — fasse un petit tour aux archives anglaises, outre que cela lui permettrait d'apporter un peu d'inédit sur cette passionnante question vendéenne, il pourrait bien modifier quelques-unes de ses idées, notamment en ce qui touche le rôle du comte d'Artois dans l'Ouest avant le soulèvement ; rôle à peu près négatif, qu'il serait vain de grossir. Ni le comte d'Artois, ni les nobles ne créèrent la Vendée. La Vendée ne fut pas créée, redisons-le après tant d'autres écrivains, par la volonté et l'action des hommes, mais elle naquit de la force éruptive de sentiments comprimés le jour où la grande levée de 300.000 hommes fut le détonateur qui mit le feu aux poudres.

Emile GABORY,